

LA LIBERATION DE LA PRISON VUE PAR UN PRISONNIER

Nous mettons sous les yeux du lecteur, les impressions d'un « libéré » au cours de la nuit fameuse.

« Il était vers 11 heures du soir quand nous fûmes alertés par un bruit inaccoutumé dans notre « château », vu que les autres nuits nous n'entendions que le pas régulier du veilleur.

Notre cellule était fermée et nous écoutions à la porte sans rien comprendre. Nous avions un petit bout de fil de fer que nous introduisions dans le petit trou du « regard » pour lever la clapette en dehors de la cellule pour voir de quoi il s'agissait. Nous n'avons vu que des ombres qui passaient dans le couloir. Avec mon co-détenu, un ancien capitaine et actuellement maréchal-ferrant à Saint-Viatre, nous nous disions « Ce sont les Boches qui viennent nous prendre comme otages ». Nous attendions dans une anxiété indescriptible.

Quelle fut notre surprise de voir rentrer dans notre cellule deux jeunes gens en civil, nous saluant cordialement et nous annonçant notre libération pour le lendemain matin ! En

même temps, je vois mon ami Roger Godineau rentrer dans ma cellule en me disant d'un air étonné :

— Tiens !... tu es ici ?... T'en fais pas, tu partiras bientôt !

Nous aurions voulu avoir des explications, des détails, des nouvelles, mais il y avait encore d'autres copains à prévenir.

Toute la nuit ce fut le défilé : les prisonniers, l'un après l'autre, passaient au bureau pour retirer ce qui avait été déposé, en rentrant en prison et au petit jour notre valise était prête.

Je n'ai jamais lu dans aucun livre, ni de Maurice Leblanc, ni de Conan Doyle, ni de Edgar Wallace, un aspect d'une prison comme la nôtre. Les portes s'ouvraient comme par enchantement et les prisonniers circulaient librement dans le grand couloir.

Nous retrouvions des amis que nous savions ici et dont nous avions eu des nouvelles par des petites combines qu'il ne m'appartient pas de dévoiler. Nous nous serrions les mains, nous discussions, nous allions les uns chez les autres, mais néanmoins, nous restions anxieux en ce qui concernait la bonne réussite de l'entreprise.

Tout à coup, fausse alerte et tout le monde rentra dans sa cellule. C'est que les Boches font encore bonne garde devant l'entrée et tout autour de la prison.

Il était huit heures moins le quart quand le grand Roger Godineau, le chef F.T.P.F. nous réunit tous dans le couloir en nous expliquant que le moment était venu de choisir : « Soit d'être fusillé en prison, soit de risquer notre peau en recouvrant la liberté ». Vous pensez bien que nous sommes unanimes pour choisir la deuxième solution.

Les gardiens sont là avec nous quand un F.T.P., un grand et fort gaillard « emprunte » la veste et la casquette du plus petit gardien et ma foi cela ne va pas trop mal. Ensuite, les gardiens sont enfermés à leur tour dans la dernière cellule au fond du couloir. Nous recevons les dernières instructions et nous suivons comme des moutons, décidés à tout.

La porte d'entrée est déjà grande ouverte, mais nous sommes encore derrière les barreaux. Je vois mon grand gaillard, type sportman ⁽¹⁾, déguisé en gardien, franchir le premier

1. Marcel Duneau.

avec une prisonnière ce porche que nous ne pensions franchir que pour aller au poteau.

Rien à signaler. Le défilé commence. Quatre ou cinq à la fois, nous courons, hommes et femmes, jeunes et vieux, jusqu'à la porte d'entrée, ensuite nous tournons à droite et nous marchons comme si nous étions de paisibles promeneurs. Nous n'avions pas envie de regarder en arrière, et après 3 ou 400 mètres, chacun s'en allait de son côté à travers les prés et les petits jardins ouvriers.

Joseph KOENIG
Chef cantonnier
Landes-le-Gaulois
Cellule 13.

RECIT DE Mme MARCILHAC (MASLIVES)

Au cours de cette nuit du 9 août 44, il faisait chaud et nous dormions mal. Nous étions trois détenues dans la cellule et nous parlions à voix basse en exprimant notre angoisse sur les bruits qui couraient. Nous devons — paraît-il — partir en convoi pour l'Allemagne et nous savions que cela signifiait pour nous un véritable arrêt de mort.

Tout à coup, nous entendons un bruit de souliers inhabituel dans le couloir. Notre sang se fige. Viennent-ils nous chercher ?

La porte s'ouvre avec violence; nous entrevoyons un revolver dans le faisceau d'une lampe électrique. Et une voix, avec fermeté, nous demande notre nom.

Je pense défaillir. J'ai reconnu la voix de mon cousin germain (Fredo) que je savais dans le maquis et je reconnus à ses côtés Roger Godineau.

Ce dernier nous dit calmement avec l'autorité d'un chef :

— Nous venons pour vous délivrer. Préparez vos affaires et descendez sans bruit. Surtout, du silence !...

Nous les embrassons... Nous ne pouvons croire à notre bonheur.